

L'idole dans l'imaginaire occidental, études réunies et présentées par Ralph Dekoninck et Myriam Watthée-Delmotte, Paris, L'Harmattan, coll. « Structures et pouvoirs des imaginaires », 2005, 395 p.

L'ouvrage est la publication des actes d'un colloque international qui s'est tenu en avril 2003, à l'université catholique de Louvain. Il présente une réflexion sur l'idole ou plus justement sur les idoles car la notion est explorée dans plusieurs de ses significations et de ses valeurs. Ainsi, l'évocation même de l'idole est révélatrice d'une axiologie. Elle revient à questionner le rapport à l'autre et le sens du sacré. Qui plus est, l'idole peut se situer au carrefour de différentes problématiques, qu'elles soient esthétiques, théologiques, religieuses, politiques ou sociales. En effet, si « idole » désigne communément toute réalité qui se donne pour ce qu'elle n'est pas, source d'erreur et d'aliénation de l'homme à sa propre création, investie par lui de pouvoirs qu'elle n'a pas, il n'en demeure pas moins que le terme va également recouvrir des notions très diverses comme la vanité, le mensonge voire le néant. L'idole s'appuie sur une sacralisation usurpée et est l'objet d'un amour excessif que les différentes contributions analysent. C'est une confrontation des interrogations et des acceptions de l'idole que présentent Myriam Watthée-Delmotte et Ralph Dekoninck, à travers un cheminement très largement diachronique, puisqu'il s'étire de l'Antiquité jusqu'à nos jours dans tout le champ de la culture occidentale. La dynamique globale des travaux est toujours l'exploration ambitieuse et passionnante de la capacité de l'imaginaire à façonner le réel.

Il nous a paru que l'ordre de présentation des articles était pertinent et nous saluons la performance de Myriam Watthée-Delmotte et Ralph Dekoninck avec d'autant plus de chaleur que leur tâche était ardue en raison du nombre (27) et de la diversité des articles. En dépit de la rigueur et de la fermeté de la problématique, sa richesse et sa densité auraient pu donner une impression d'incohérence. Pourtant, la progression de l'ouvrage semble claire : on interroge d'abord le sens et la pertinence de la notion d'idole puis on s'intéresse à son aspect théologique dans les religions abrahamiques que l'on confronte à la conception antique, avant de revenir aux spécificités de certaines utilisations chrétiennes de la notion. On élargit progressivement le champ sémantique du terme, en demeurant sensible à la logique de la dénonciation à laquelle il est associé, notamment dans le domaine artistique. L'élargissement se poursuit par la présentation des nouvelles idoles nées d'interrogations humaines neuves ou de déplacements de la notion.

Le premier article est celui de Marie-José MONDZAIN (EHESS, Paris), « L'idole comme fantasme fusionnel et son destin politique ». L'auteur rappelle que l'idole est objet de désir. Elle constate que dans notre société, souvent considérée comme désenchantée, l'objet devient rapidement idole car le système de consommation programme la satisfaction d'un désir de consolation par la production d'objets d'amour. Elle appuie sa démonstration sur la Bible, la doctrine de l'Incarnation et sur la philosophie platonicienne, qui montrent la nécessité d'une distance avec l'objet pour garantir la liberté du sujet. L'enjeu pour l'être humain serait de sortir du lien fusionnel avec les idoles auquel l'invite le discours politique. L'homme doit y opposer sa parole qui saura lui ouvrir le champ symbolique indispensable à l'apprentissage d'une séparation saine d'avec les objets. C'est par le logos, qu'on accèdera à l'ontologie, sans se laisser piéger par les idoles.

François BÆSPFLUG (université Marc Bloch, Strasbourg) demande ensuite s'il « faut bannir l'usage de la notion d'idole ». Il propose une mise en garde concernant l'utilisation du terme « idole » qui affirme toujours un jugement de valeur plutôt qu'il ne révèle la nature d'une chose. Il explore l'histoire des religions, l'histoire de l'art médiéval, ainsi que la théologie et souligne combien l'idole a toujours rapport avec la religion de l'autre. Il différencie l'idole et l'icône, la première se donnant pour Dieu alors que la seconde peut ouvrir vers Dieu. Il s'intéresse aux

fondements de ce qui est souvent qualifié d'idolâtrie et s'interroge, de manière plus large, sur la légitimité et sur les formes de l'adoration.

Dans « Vivre dans un monde peuplé d'idoles : l'iconolâtrie de Jean-Luc Marion », Jean LECLERCQ (université catholique de Louvain) s'intéresse aux travaux de ce philosophe et particulièrement à deux ouvrages : *L'idole et la distance* (1977), où ce dernier propose des lectures de Nietzsche, Hölderlin ou du Pseudo-Denys, et *De surcroît. Etudes sur les phénomènes saturés* (2003), qui traite de la peinture et des liens de l'idole avec le regard qui la construit ainsi que ceux de l'éthique avec l'esthétique. C'est la distance qui différencie le rapport avec l'icône et avec l'idole. Elle favorise le passage d'une lecture phénoménologique de l'image à une interrogation ontologique.

Nigel SAINT (université de Leeds), dans son article « Esthétique et temporalité dans les réflexions théoriques de Louis Marin sur les idoles », questionne non seulement l'opacité des images, mais encore celle du discours sur les images. Il aborde la fascination que l'idole exerce sur son créateur et sur son spectateur, ainsi que l'expression littéraire de ce pouvoir singulier. Il évoque par exemple le discours d'un abbé janséniste sur la peinture de Philippe de Champaigne, la fable de La Fontaine « Le statuaire et la statue de Jupiter » ou encore le monologue de Rousseau « Pygmalion », avant de travailler sur les articles de W.J.T. Mitchell concernant les valeurs que nous attribuons aux images, en abordant par exemple les articulations entre œuvre, totem et image. C'est l'occasion de faire dialoguer les approches sociale ou anthropologique de ce dernier avec l'approche philosophique de Louis Marin.

Dans un deuxième mouvement, une série d'articles interrogent l'aspect théologique des idoles dans les monothéismes judaïque, chrétien et musulman. André WENIN (université catholique de Louvain) étudie « L'idolâtrie comme prostitution dans la Bible ». Il rappelle les deux formes d'idoles bibliques : les autres dieux et les images du Dieu d'Israël. Il analyse ensuite la métaphore de la prostitution dans ses attestations et ses origines, notamment dans Osée et Ezéchiel, montrant qu'elle doit se penser par contraste avec l'amour nuptial et l'alliance avec Adonaï. L'idolâtrie relève de la faillite d'un véritable rapport intersubjectif, elle n'est relation qu'avec soi-même, alors que le vrai amour prend en compte l'altérité du partenaire. Ainsi, l'idole témoigne d'une méconnaissance de l'altérité radicale de Dieu.

Dans « Idolâtrie et « interdit de la représentation » : explorations de quelques sources talmudiques », Sonia Sarah LIPSYC (université Marc Bloch, Strasbourg) articule l'interdit mosaïque de la représentation et le refus de l'idolâtrie. Elle montre qu'à la source, on différencie la création, la possession ou la vente d'une idole car c'est l'usage, non pas la nature de la représentation, qui en fait le danger. Par conséquent, les limites de l'interdit sont dans les changements d'orientation de l'œuvre (fragment, usage domestique, reconnaissance par la parole du caractère profane de la représentation...), dès lors qu'on ne rend pas un culte à l'art.

Jean-François CLEMENT (université de Nancy), dans son article « Panidolon versus panthéon : lectures des conceptions de l'idole dans l'islam naissant », montre que les idoles font partie des rapports de l'homme avec l'animal et avec Dieu, qu'elles soient considérées tantôt comme un néant ontologique ou comme ayant de vraies capacités dont il faut toujours exclure celle de créer, car elle en feraient des concurrents de Dieu. Il explique ensuite l'exploitation de cette ambiguïté par Salman Rushdie et les réactions qu'elle suscite.

Dans un troisième temps, les éditeurs des actes ont rassemblé des contributions consacrées à la pensée antique. Dans son article « Il faut faire les statues des dieux joyeuses et souriantes' : Diogène d'Oenanda (fragment 19 Smith) en réformateur de la religion olympienne dans la Grèce d'époque romaine », Renée Koch PIETTRE (EPHE, Paris) évoque la physique épicurienne de la sensation dans ses conséquences théologiques et culturelles. En effet, même Dieu y est connu par les sensations, notamment par le moyen des idoles. Dans ce système, la conformité de l'image par rapport à la source est indifférente, ce qui importe est sa conformité

par rapport à l'âme du récepteur chez qui elle doit produire un plaisir. La sensation est à elle-même critère du bien et du vrai. L'auteur remarque d'ailleurs qu'un mot identique, *simulacra* ou *eidôla*, est utilisé en grec et en latin pour désigner la statue et la cause physique de la perception, y compris mentale. Elle met les cultes traditionnels à l'épreuve de la théologie épicurienne puis montre la dimension de mouvement religieux de l'épicurisme. Elle s'intéresse, pour ce faire, non seulement à la figure de Diogène d'Oenoanda, à Cicéron, lorsqu'il commente le goût des épicuriens pour les idoles, mais aussi à d'autres sources. Jacques BOULOGNE (université Charles de Gaulle-Lille III) aborde « les fondements métaphysiques et les modalités rhétoriques de la traduction du lisible en visible chez Callistrate ». De fait, l'ekphrasis renouvelle et exalte le plaisir pris au visible. Néanmoins, elle réfléchit l'image qui ne tient que par les mots et ne dure qu'autant qu'eux. Ainsi, la sculpture devient plus sensiblement encore le spectacle de la vie.

Toutefois, les chrétiens rejettent cette sensibilité comme en atteste l'analyse de la position des Pères de l'Église qu'expose Jean-Marc VERCRUYSSSE (université d'Artois) dans sa contribution « Voir le diable derrière l'idole à l'époque patristique ». Si les idoles, qui sont sans pouvoir, en exercent pourtant encore, c'est que le diable s'en sert ! L'idolâtrie s'aggrave donc puisqu'elle est démonolâtrie, comme en atteste une tradition d'idoles devenues démons. Ainsi, l'adversaire extérieur devient intérieur par les séductions de l'apparence. Même, dans la lignée de l'exégèse d'Origène, il faut élargir le sens de l'idolâtrie car l'idole diabolique emprunte d'autres visages, comme ceux de l'hérésie ou de l'hypocrisie de certains chrétiens. Le sens péjoratif du terme est très nettement arrêté, tout comme dans la littérature médiévale étudiée par Tania VAN HEMELRYCK (chercheur qualifié FNRS/université catholique de Louvain) dans « L'idole dans la littérature française des XIVE et XVE siècles : discours critique ou discours de critiques ? » Elle traque l'isotopie de l'idolâtrie, notamment dans les images. Elle montre que le sens historique du substantif distingue le christianisme médiéval d'autres systèmes religieux mais que, dans le discours politique, un brouillage de la signification s'opère. L'idole devient un double du tyran, coupable de péché d'orgueil ou de vaine gloire, à partir de références à de grandes figures d'idolâtres et à ceux qui les combattent.

On suit cette logique de l'élargissement sémantique du terme avec l'article de Jérôme COTTIN (faculté de Théologie protestante et catholique, Paris), « L'idole dans le protestantisme : entre archaïsme et actualité », qui souligne les ruptures et les contradictions de la Réforme sur la question des idoles. De Luther à Zwingli ou à Calvin, la période se caractérise par un iconoclasme. L'auteur s'intéresse à la tension entre la Loi et l'Évangile ainsi qu'à l'exégèse biblique, dans cette optique. Puis il montre l'actualité du concept calviniste d'idole idéologique pour la lutte contre les totalitarismes. C'est de nouveau la parole qui semble seule capable de détruire l'idolâtrie en l'homme car elle crée une distance structurante quand la relation idolâtre s'appuie sur une proximité dangereuse. C'est encore l'idole comme idée, morale, qui paraît plus importante que l'objet lui-même.

François LECERCLE (université Paris IV-Sorbonne), dans « L'obscénité de l'idole, à propos du *Trattato della pittura e scultura, uso et abuso loro* de G. D. Ottonelli et Pietro da Cortona (1652) », montre que l'iconoclasme révèle une peur de succomber à la fascination. De fait, son questionnement se situe au carrefour entre théorie sacrée et théorie profane de la peinture. Il affirme que l'idole moderne ne serait autre que l'image obscène. En ce sens, la réaction catholique d'Ottonelli s'oppose à l'idée calviniste qui veut que toute image soit une idole et elle renforce l'immunité de la peinture, à une époque où le travail du peintre est en grand danger idolâtre car il cherche à faire prendre l'art pour le réel. Ce qui sauve l'art est sa moralisation.

Bruna FILIPPI (université de Perugia) étudie « le spectacle des idoles dans le théâtre de conversion jésuite (XVIIe siècle) ». Elle souligne l'écart des théoriciens jésuites par rapport à

Aristote dans la mise en représentation d'un théâtre à visée religieuse et édifiante. Elle prend pour exemple la tragédie Pirimalus Celiani Princeps du père Alessandro Donati qui représente la lutte contre l'idolâtrie, l'œuvre d'évangélisation et ses conséquences dans les terres de missions lointaines. L'église post-tridentine semble libérée des idoles du passé et ne les traque plus qu'ailleurs, chez l'autre.

Dans « Pourquoi figurer « la folle érection » ? l'ironie de l'idole », Paulette CHONE (université de Bourgogne, Dijon) traite de la difficulté de la représentation de l'idole païenne, de son adoration et de sa destruction. Cette œuvre dans l'œuvre met l'artiste aux prises avec l'infigurable.

L'ensemble d'articles qui suit a pour unité l'interrogation sur les idoles modernes, révélatrices des mutations de l'imaginaire. Dans « cosmologie versus idolâtrie : l'exemple de la désacralisation du soleil », Jean-François STOFFEL (haute école Charleroi-Europe, haute école Blaise Pascal) explore la question du soleil comme idole dans le domaine scientifique, singulièrement à propos de l'influence du culte solaire sur la nouvelle cosmologie copernicienne puis galiléenne, jusque dans le trouble causé par la découverte des taches solaires et de leur instabilité, qui laissait soupçonner une imperfection de l'idole.

L'héliocentrisme entraînait ainsi des bouleversements de la représentation du sacré.

Dans « de l'idole sensible à l'idole herméneutique : figures du discours et idolâtrie verbale », Agnès GUIDERDONI-BRUSLE (Katholieke Universiteit Leuven) aborde la querelle moderne de la métaphore où certains soupçonnent l'image de se suffire à elle-même et de devenir idole du langage. Elle oppose l'opacité de l'idole intraversable à l'ouverture sur la transcendance, en étudiant des fragments de textes littéraires auto-référentiels. Son approche s'étend des sources du phénomène à ses grandes évolutions.

Un ensemble d'articles pose ensuite le problème au plan politique, comme celui de Christophe LOIR (chargé de recherches FNRS/université libre de Bruxelles) à propos de « La chute des idoles à la fin de l'ancien régime : le cas de la place royale à Bruxelles ». Il explique la chute des idoles politiques et religieuses notamment dans l'exemple d'une statue du roi soldat. Toutefois, l'émergence d'une société nouvelle va avec un changement de la perception de l'art car il arrive parfois à la statue détrônée de rejoindre le musée.

Dans « La patrie en guerre : de l'idolâtrie meurtrière au culte des morts (la Belgique, 1914-1924) », Laurence VAN YPERSELE (chercheur qualifié FNRS/université catholique de Louvain) montre le renforcement de l'idée de patrie au cours de l'histoire, tel qu'il est notamment sensible dans les monuments. Elle met en garde contre le risque d'idolâtrie que cela représente, y compris après la guerre, marquée par l'acceptation de l'horreur, du sacrifice et de la haine.

Dans « l'image, le double, le dédoublement : l'impossible mystification de l'idole politique », Jean-Jacques WUNENBURGER (université Jean Moulin, Lyon 3) souligne combien l'image politique renvoie symboliquement au pouvoir suprême de Dieu, particulièrement dans les régimes totalitaires où l'image devient idole. L'auteur étudie en diachronie l'évolution de ce type d'images, qui pose la question des fondements du pouvoir. Il insiste sur l'importance de l'éducation à la lecture de l'image comme garant de liberté politique, réinterrogeant les frontières entre icône et idole.

Les articles suivants s'intéressent à l'idole dans le champ esthétique. Dans « Figurer le divin : Mallarmé contre les idoles », Laurent MATTIUSI (université Jean Moulin, Lyon 3) explique que Mallarmé veut renverser la vieille idole qu'est Dieu pour asseoir une religion de l'art. La difficulté est que sa démarche a lieu en pleine crise de la représentation, alors que l'art se définit comme anti-mimétique mais en quête d'absolu. Cette recherche met l'artiste en position critique car il risque une nouvelle idolâtrie. Ce qui peut le sauver est la volonté d'ouvrir le signe sur la transcendance, d'effacer l'idole par sa dématérialisation.

Joël ROUCLOUX (université catholique de Louvain) évoque « L'image dangereuse : le modernisme aux prises avec la question du sujet ». Il expose le conflit des avant-gardes sur la question du sujet, modernisme contre futurisme, notamment dans les propos de Guillaume Apollinaire, critique d'art. De fait, le poète rêve d'une « peinture pure » émancipée du fardeau du sujet. Ainsi, la modernité artistique donne l'autonomie à la peinture indépendamment du sujet, dernière idole à briser. Toutefois, on différencie également « motif » et « sujet ». Le premier ne serait qu'un ensemble de sensations visuelles dénuées de charge sémantique. Joël Roucloux convoque la critique de de Chirico par Roberto Longhi ou les réactions de Cocteau contre le surréalisme, pour mettre en lumière les mouvements de balancier qui s'opèrent à cette période concernant le statut de l'image et surtout celui de la représentation.

Thierry LENAIN (université libre de Bruxelles) traite « [d]es images personnes et [d]e la religion de l'authenticité ». Il rappelle le lien existant entre l'icône et la relique. Il oppose la condamnation du culte des reliques par Calvin, iconophobe, à la religion de l'art de Giorgio Vasari. Dans cette perspective, les œuvres originales peuvent tenir lieu de reliques auctoriales, exacerbations d'un style. Les fondements de cette pensée se trouvent dans la conception d'un dieu-objet ou d'une image-personne, qui conduit l'auteur à aborder la difficulté posée par l'unicité ou au contraire par la démultiplication de l'image, notamment dans le star system. On cherche alors le moyen de revaloriser les doubles de l'authentique avec une conscience de la transcendance imaginaire, l'artiste devenant parfois l'idole de sa propre œuvre.

Les organisateurs du colloque, Ralph DEKONINCK et Myriam WATTHEE-DELMOTTE (chercheurs qualifiés FNRS/université catholique de Louvain) donnent un article synthétique sur les liens entre art et idolâtrie, autour de la figure de Pygmalion, de la ferveur religieuse à la folie érotique, de l'adoration de l'image à l'adoration de l'art : « ce qu'on désire, on le croit aussi » : l'idolâtrie pygmalionnesque entre antiquité et modernité ». Leur parcours est dense et diversifié, de Clément d'Alexandrie, à Ovide, La Fontaine et Jean-Jacques Rousseau...

L'artiste lui-même devient sujet de sa création jusqu'à une fusion œuvre-créateur où le feu créateur consume l'un et l'autre, jusqu'au XIXe siècle où l'artiste devient héros tragique. Les auteurs évoquent alors Le chef-d'œuvre inconnu de Balzac, les textes de Théophile Gautier, L'œuvre de Zola ou L'Ève future de Villiers de l'Isle-Adam, dans lesquels l'aporie de la démarche du peintre permet celle de l'écrivain. Ils marquent un arrêt au XXe siècle, quand l'art semble se détourner du sujet et devient auto-référentiel. Toutefois, ils retrouvent leur problématique dans Henri Matisse, roman, de Louis Aragon et démontrent que la continuité de la sacralisation de l'art par la littérature est profondément liée à la recherche identitaire de l'écrivain par rapport à l'artiste peintre.

Ensuite, dans « Le miroir et l'étoile » : la construction de l'idole dans l'imaginaire de Jean Cocteau », Marielle WYNS (université catholique de Louvain) analyse le jeu sur les distances dans l'invention des personnages de Cocteau, notamment dans celle de Dargelos qui semble être constitué d'un modèle humain élevé au rang d'idole. L'acte créateur paraît être essentiellement idolâtre pour Cocteau dont le rapport à l'altérité semble singulier. Le poète procède ainsi parfois à une divinisation de l'humain ou à l'inverse, comme avec le personnage de Heurtebise. Il joue d'éloignement ou de rapprochement pour créer sa propre mythologie peuplée d'artistes contemporains admirés. Le vécu infléchit l'imaginaire et réciproquement.

Arlette BOULOUMIE (université d'Angers) travaille sur la « magie et [le] maléfice de l'image dans l'œuvre de Michel Tournier ». En effet, l'écrivain a un grand intérêt pour l'image mais il ne méprise pas pour autant la méfiance religieuse dont elle fait l'objet. Par conséquent, il en propose une double vision, à la fois interdite car dangereuse et célébrée car glorieuse. L'auteur examine l'articulation de ces deux conceptions dans le roman Goutte d'or où il lit l'aboutissement de la nouvelle « Les suaires de Véronique » et de Gaspard, Melchior et Balthazar. Le héros Idriss, musulman, a peur de perdre son âme pour avoir été photographié. Il pose le problème de l'image sans ressemblance et des chimères de la vie moderne occidentale. Arlette Bouloumié évoque ensuite deux contes inscrits dans la Goutte d'or : « Barberousse » et « La reine blonde », dans lesquels l'écrivain expose les points de vue

divergents des différentes religions, de la célébration de l'icône pour son pouvoir rédempteur dans l'Occident chrétien à la proscription de l'idole vaincue par la calligraphie, à la fois signe et image, dans l'Islam. L'image y est considérée dans sa relation avec la transcendance. Enfin, l'auteur s'intéresse à *Le Tabor et le Sinaï*, livre sur les peintres, qui nuance la critique de l'image, en faisant l'éloge de la photographie publicitaire, de l'art créateur par rapport à l'art mimétique car il favorise la réflexion plutôt qu'une périlleuse fascination.

En guise de conclusion, dans « *quelqu'un d'autre en soi : les idoles et le vide dans la littérature au début du XXIe siècle* », Jeanne-Marie BAUDE (université de Metz) remarque que la dissolution contemporaine de la conscience de soi entraîne une forme nouvelle d'idolâtrie. Elle rapproche ce sentiment d'identité problématique avec une crise de la spiritualité. L'idole est révélatrice d'une faille car on cherche à adorer ce qu'on ne trouve pas en soi. L'auteur appuie sa réflexion sur des textes très contemporains, notamment les romans *Podium* de Yann Moix (2002) qui traite de Claude François, idole des masses, et *Métaphysique du chien* de Philippe Ségur, ainsi que l'essai *Corps du roi* de Pierre Michon, qui pause l'écrivain comme idole en évoquant Victor Hugo, Beckett et Faulkner, par exemple. Ces œuvres exposent le désir d'être quelqu'un d'autre et le problème de l'héritage complexe de la civilisation occidentale.

Ces courts résumés ou avant-goûts des contributions donnent une idée de la richesse du volume. En dépit de leur diversité, il est naturel et fructueux qu'elles se rejoignent ou s'opposent sur des problématiques transversales, telles que le rapport à l'altérité ou au sensible, considéré comme suspect depuis Platon. On revient fréquemment sur la difficulté de trouver la juste distance par rapport au réel, afin de ne pas se laisser piéger par lui, mais aussi par rapport à l'autre, à soi ou au divin. On articule sans cesse idole et icône, idole, image, et totem, ou encore apparence, usage et essence de l'image. Il nous a parfois semblé que la condamnation d'une idole liberticide se maintenait au niveau d'une opinion qui se voulait si évidente qu'elle ne nécessitait aucune justification. À la lecture de l'ensemble des contributions, la question ne nous paraît pas si nette. L'idolâtrie semble profondément inscrite dans la psyché humaine, dont, le plus souvent, il est vrai, elle rend sensible les faiblesses. Toutefois, elle révèle souvent une certaine aspiration au sacré et une énergie singulière qui pourraient paradoxalement être des refuges insoupçonnés, bien qu'étranges, d'une forme de liberté. Choisir son idole reviendrait à élire son propre système de représentation... Nous avons été très intéressée par les articulations entre le problème de la représentation, de l'image et du rôle du langage. Ainsi, le langage peut renforcer ou déjouer l'idolâtrie mais surtout il est lui-même représentation et peut devenir une nouvelle idole particulièrement dangereuse.

En somme, on ne peut que se réjouir de la grande richesse et de l'intérêt constant de ces actes dont la parution paraît à la fois rendre compte d'un questionnement très ancien et extrêmement contemporain, comme en témoigne l'intitulé de l'actuelle exposition de la National Portrait Gallery de Londres : « *Icons and Idols* ».

Myriam White-Le Goff
(université d'Artois)
mars 2006